

HAKAN GÜNDAY

D'UN EXTRÊME L'AUTRE

ROMAN

**TRADUIT DU TURC
PAR JEAN DESCAT**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : AZ
ÉDITEUR ORIGINAL : DOĞAN KITAP
ISBN ORIGINAL : 978-605-09-0068-2
© HAKAN GÜNDAY © KALEM LITERAY AGENCY

ISBN : 978-2-35176-239-4
ISBN EBOOK : 978-2-35176-244-8

© GALAADE ÉDITIONS, 2013,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

À Nevzat Çelik

Nous n'étions pas majoritaires
Nous n'étions certes pas nombreux
Nous ne pouvions pas être du parti de la majorité...

« Première condition pour s'opposer »
Nevzat Çelik

DERDÂ

Elle avait six ans et elle allait mourir à six ans. Elle tremblait de peur, elle ne pouvait pas détacher les yeux de la bête. Elle regardait le plafond, tel un champ de tournesol, mais elle ne voyait qu'elle. Une bestiole semblable à une graine de tournesol. Une bestiole aux pattes menues revêtues de poils et aux antennes fines comme des cils. Avec son corps immobile comme un dessin, tache noire sur le béton peint en gris foncé. De la même couleur que les yeux de la fillette mouillés des larmes de la peur.

Elle serrait dans ses menottes trempées de sueur la couverture tirée jusqu'à son menton et se demandait à quel moment la bête allait venir se poser sur son front. Elle occupait la couchette supérieure d'un châlit. À moins de cinquante centimètres du plafond. Elle allait forcément s'endormir. Une fois endormie, elle ouvrirait la bouche et la bête se glisserait entre ses dents. Ou bien elle commencerait par se poser sur la couverture, y resterait un moment et, poussée par la faim, ramperait sur son visage, s'introduirait

dans une narine et dévorerait tout sur son passage. La fillette tourna un instant la tête vers la droite et, pendant une seconde, elle s'efforça de comprendre à quelle hauteur elle se trouvait. Mais il aurait fallu plus de temps que cela. Elle ne parvint pas à voir le sol et elle se tourna de nouveau vers le plafond pour ne pas perdre la bête des yeux.

Elle avait déjà vu ce genre de bestiole. Chez elle, sur les murs, et dans d'autres logis. Il y en avait au moins une sur les murs de toutes les maisons où elle était entrée. « Elles viennent du ruisseau », lui avait dit son père. Elle en avait même vu de plus grosses arriver du ruisseau, grimper au plafond et, entraînées par leur poids, s'abattre sur le poêle. Et d'autres aussi petites que les poux à cause desquels on vous tond les cheveux. Certaines se faufilaient prestement dans les fissures des murs, d'autres, cachées sous les sacs de betteraves, attendaient tranquillement qu'on vienne les tuer. Elle avait aussi vu une souris. Et même, une fois, elle avait vu un loup. Cent fois plus gros que cette petite bête qui la fascinait. Pas une seule fois elle n'avait tremblé ou pleuré. Parce qu'elle n'était pas seule. À vrai dire, maintenant non plus elle n'était pas seule. En plus de la fillette qui dormait au-dessous, il y avait là trente-cinq enfants. Mais cela ne comptait pas. Parce qu'elle ne savait pas leurs noms et qu'il était trop tard pour les apprendre. Ils dormaient. Elle les entendait dormir. Elle entendait le bruit de leur souffle qui trébuchait dans leurs nez bouchés.

Ronflant dans leur sommeil, ils roulaient d'une épaule sur l'autre, tournaient et retournaient leur oreiller pour se caler le visage, se grattaient une jambe avec le talon, et ils se fichaient pas mal de cette bestiole.

Il fallait fuir. Descendre du lit avant que la bête ne lui tombe dessus. Mais comment faire ? Si seulement il y avait eu une échelle ! Il fallait bousculer la fillette qui dormait au-dessous. Or elle n'était pas commode. Elle disait : « Écarte-toi de là ! »

D'un mouvement brusque, elle tira la vieille couverture sur son visage. Au moment où ses joues disparaissaient sous les poils rêches durcis par les ans, elle comprit qu'elle avait commis une erreur. En effet, elle ne pouvait plus voir la bête. Mais elle était toujours là. Les choses que l'on ne voit pas ne cessent pas pour autant d'exister ! Et ne plus observer l'ennemi n'est pas une façon de se cacher. Cela ne fait qu'accroître le danger. La bête pourrait faire tout ce qu'elle voudrait sans que personne n'en sache rien. Elle sortit un œil de sa cachette.

Des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Des fleurs d'eau s'épanouissaient sur ses tempes. Son souffle allait plus vite que son cœur. Il fallait absolument qu'elle sorte de là. Qu'elle se débarrasse de cette bestiole ! Elle devait trouver une issue. Il devait bien y en avoir une. Cela suffisait. Elle ne chercha pas longtemps. Elle opta pour le chemin le plus court. Elle prit le raccourci et « advienne

que pourra!». De la main gauche elle écarta la couverture et de la main droite elle se poussa vers le vide. Elle se dit : « On verra bien ! », et se jeta vers le sol.

Quand son front toucha terre, il y eut comme un battement de mains. Personne ne l'entendit se rompre le cou. Quand elle heurta le béton, son petit cœur qui palpait comme les ailes d'un oiseau-mouche s'arrêta. Elle avait six ans. La craquelure du plafond que l'obscurité et la peur faisaient ressembler à un petit animal n'avait qu'un an de plus qu'elle. Elle était là depuis sept ans et, quand on éteignait la lumière, elle ressemblait à un insecte. Pour faire apparaître les poils de ses pattes, il fallait allumer l'ampoule du couloir et laisser ouverte la porte du dortoir.

Derdâ ouvrit les yeux en entendant le bruit et vit la nuque tordue de la fillette qui gisait sur le sol. Son visage était dans le noir, mais elle la reconnut. Quelques heures plus tôt elle l'avait regardée dans les yeux en disant : « Toi, tu couches en haut ! », elle avait même crié pour que les autres enfants l'entendent. Et maintenant la petite gisait sur le sol. Là, tout près. À l'évidence elle était tombée. Elle n'avait tout de même pas sauté !

Derdâ sortit une main de dessous l'oreiller et toucha le bras de la fillette. Comme elle ne bronchait pas, elle la saisit par l'épaule et la secoua. Elle leva la tête et examina le dortoir à travers les barreaux du châlit. Elle voulait voir si quelqu'un s'était réveillé. Constatant que personne n'avait

bougé, elle se sentit rassurée. Elle se leva posément et s'agenouilla près de la fillette. En la tenant par les épaules, elle retourna son corps qui ne pesait pas plus que celui d'un chat. Le petit visage était tout sanglant. Derdâ leva la tête et regarda autour d'elle. Quand elle se fut assurée que personne ne s'était réveillé, elle se mit à pleurer. Elle se mordit les lèvres et mit sa main sur sa bouche. Elle pleura en silence pour ne réveiller personne.

La fillette qui avait sauté de la couche supérieure du châlit parce qu'elle avait peur d'un insecte imaginaire était de Yatırca. Du village de Yatırca. Un village de mauvaise réputation. Un village d'agents, comme disaient les enfants, un village de fils de putes. Et il était interdit d'aider ceux de Yatırca. Même s'ils étaient morts, on ne devait pas leur tendre la main. C'est pour cela que cette nuit-là Derdâ n'informa pas la surveillante et s'abstint de faire quoi que ce soit. Elle se contenta de pleurer. Elle laissa là le corps de la fillette et se recoucha sans faire de bruit. Il faut dire qu'elle aussi était de Yatırca. Et qu'il lui avait fallu quatre ans pour le faire oublier aux quatre cent trente enfants de l'école.

Dans l'obscurité, le triangle de couverture qui pendait à gauche du châlit ressemblait à une voile. Et le lit semblait un bateau. Un bateau voguant dans la nuit. Derdâ avait vu un livre illustré dans lequel il y avait des mers toutes bleues. Un livre où des voiles d'un blanc éclatant se

déployaient sur les mâts de bateaux multicolores. Un livre où, sur le pont des navires, des petites filles vêtues de cirés jaunes souriaient en regardant l'horizon. Un livre où toutes les fillettes étaient heureuses. Mais ce n'était qu'un livre. Et en plus le livre le plus stupide et le plus mensonger du monde ! Car ce genre de petites filles n'existait pas. Si elles avaient existé, c'est leur photo qu'on aurait insérée dans ces pages. Non des dessins qui ressemblaient à des aquarelles... Elle murmura : « Mon Dieu, fais que je meure en rêvant. » « Pendant mon sommeil », rectifia-t-elle, avant de sombrer sans bruit dans le sommeil à bord de son navire. Elle avait onze ans. Dix plus un.

« La bâtarde de Yatırca est crevée ! »

Elle se réveilla. Mais elle aurait tout donné pour partir là où allait son sommeil. Elle continua à écouter.

« Elle est tombée. Elle s'est fracassé le crâne ! Cette imbécile de Derdâ dort toujours ! Lève-toi ! Debout ! »

Elle connaissait cette voix. C'était celle de Nazenin. Son père avait été tué six ans plus tôt. En essayant de s'emparer d'un poste de garde. Tout l'arrondissement s'était mobilisé pour organiser ses obsèques, mais les choses étaient rapidement rentrées dans l'ordre quand un détachement de panzers avait occupé les rues. Il ne restait plus à l'organisation qu'à venger l'absence d'enterrement et on attendit la nuit pour lancer les roquettes. Mais, de façon inattendue, le premier bâtiment à être touché fut la maison de la famille de Nazenin, qui jouxtait le siège départemental du commandement de la gendarmerie. Suite à une petite erreur de calcul, deux murs s'écroulèrent, un bébé et son berceau volèrent en éclats. En fin de compte personne

ne se chargea des obsèques. Il n'y eut même pas d'enterrement. Il faut dire que le cadavre du militant, au moment de l'attaque du poste de garde, était tombé dans une grotte et que la nature s'était chargée de le faire disparaître. L'organisation se confondit en excuses auprès de la famille de Nazenin, mais ne paya que la moitié du prix du sang dû au responsable départemental. C'est la population locale qui continua à payer l'autre moitié, par égard pour la famille. Les deux murs de la maison furent reconstruits grâce à un crédit de la Banque d'Agriculture et on ajouta deux pièces grâce à l'indemnité versée aux victimes du terrorisme. Nazenin, en tant que fille aînée, fut promue surveillante de dortoir dans l'école où elle était pensionnaire. Pour le reste, le bébé tué dans son berceau étant fort heureusement une fille, tout le monde fut d'accord pour considérer que sa mort ne justifiait pas une vendetta.

Derdâ ouvrit les yeux lorsque Nazenin la secoua.

« Ta copine de Yaturca est tombée du lit. Lève-toi, l'institutrice Yeşim veut te voir. »

Elle acquiesça de la tête sans rien dire. Elle se redressa et posa les pieds sur le sol, puis les retira vivement. Elle leva la tête et regarda Nazenin. L'ordre qu'elle attendait tomba.

« Et nettoie-moi ça ! »

Ses pieds étaient tachés du sang de la petite morte.